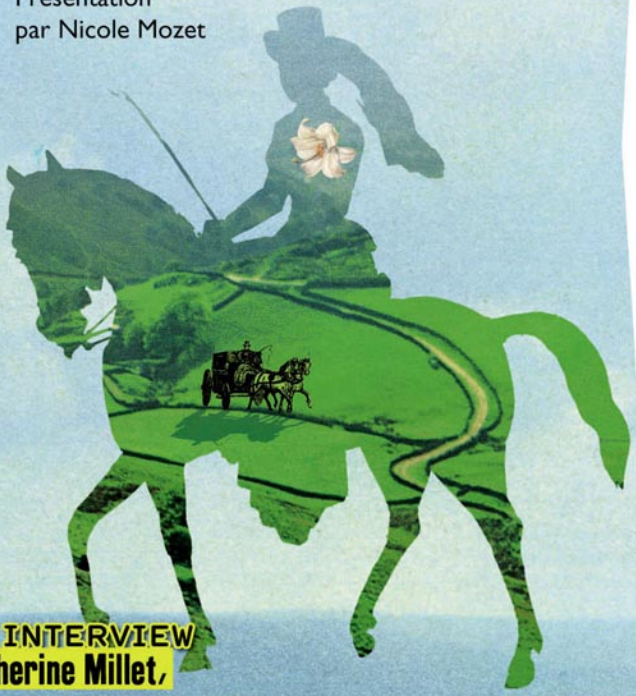
Balzac

Le Lys dans la vallée

Présentation
par Nicole Mozet



INTERVIEW
Catherine Millet, pourquoi aimez-vous Le Lys dans la vallée ?

Extrait de la publication

Balzac
Le Lys dans la vallée

À la demande de la comtesse Natalie de Manerville, dont il est épris, Félix de Vandenesse relate sa première passion, celle qui le lia, dans sa jeunesse, à la vertueuse Henriette de Mortsauf. Mais peut-on sans conséquence raconter un amour passé, fût-il platonique, à l'être qu'on aime ? Ainsi que l'écrit Catherine Millet : « Je tire de ce récit une morale qui ne pourrait que décevoir une personne comme Félix, jeune et amoureuse […]. Dans une relation d'amour, il est absolument illusoire, pour ne pas dire naïf, de vouloir être transparent l'un à l'autre. » Roman des plaisirs interdits et du désir réfréné, *Le Lys dans la vallée* est aussi, de tous les récits de Balzac, l'un des plus lyriques et des plus désabusés.

Présentation par Nicole Mozet

Interview : « Catherine Millet, pourquoi aimez-vous *Le Lys dans la vallée* ? »

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

GF
Flammarion

10-VIII N

BALZAC

LE LYS DANS LA VALLÉE

Présentation, notes et chronologie
par
Nicole MOZET

Bibliographie mise à jour (2010)
par
Hella STRAUBEL

GF Flammarion

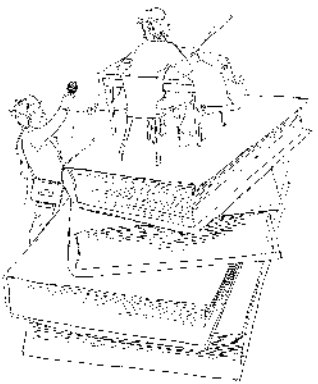
Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 1972
Édition mise à jour en 2010
ISBN : 978-2-0812-4474-0

Extrait de la publication

INTERVIEW

« **Catherine Millet,** pourquoi aimez-vous *Le Lys dans la vallée* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

*Née en 1948, Catherine Millet est directrice de la rédaction d'*art press *et écrivain ; elle est notamment l'auteur de* La Vie sexuelle de Catherine M. *(Seuil, 2001) et de* Jour de souffrance *(Flammarion, 2008). Elle a accepté de nous parler du* Lys dans la vallée*, et nous l'en remercions.*

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

Je ne l'ai pas lu, je l'ai entendu. Ce devait être au sortir de l'enfance, je lisais énormément, tout mélangé, *Le Club des cinq* et des romans du XIXe siècle, surtout français, de Lamartine à Zola. J'avais déjà lu quelques romans de Balzac, au petit bonheur, *Eugénie Grandet* et *Le Cousin Pons* me semble-t-il. À cette époque-là, la radio diffusait en feuilleton des lectures de romans, de grands classiques. Alors que j'étais occupée à je ne sais quoi, un jeudi après-midi, m'est parvenue, depuis la cuisine de l'appartement où était installée la TSF, gros bloc en bakélite marron imitant l'écaille, la description très prenante d'une promenade dans la campagne. J'étais une petite citadine qui rêvait beaucoup de nature, peut-être moins par besoin d'espace où m'ébattre qu'en raison de mes lectures, justement, qui me faisaient entrevoir des paysages et des habitations très différents de ceux que je connaissais, et où j'avais envie de rejoindre les protagonistes auxquels je m'identifiais. Il faut bien le dire, mis à part les milieux urbains et ouvriers décrits par Zola, les décors imaginaires où s'épanouissaient encore les rêves d'une petite fille au milieu du XXe siècle étaient les falaises de Victor Hugo, la lande de Chateaubriand, les villes de province et les chemins de campagne de George Sand et de Balzac. De toute façon, il y avait moins de différence entre ces évocations et la réalité d'alors, qu'il n'y en a aujourd'hui.

J'ai écouté un moment. J'ai dit : « Ce doit être du Balzac. » Lorsque à la fin de la lecture on a donné la référence de l'extrait, je n'en revenais pas d'avoir su deviner juste. J'étais fière et heureuse. Je n'ai absolument pas d'oreille musicale, mais depuis ce jour-là, je peux au moins prétendre avoir « l'oreille littéraire ». Ce qui m'a réjouie alors, devant l'attitude un peu sceptique de ma grand-mère qui était près de moi, a été le sentiment, que je n'aurais certainement pas été apte à exprimer, d'appartenir à un genre particulier de personnes, la société secrète de ceux qui vivent dans l'intimité des livres.

Extrait de la publication

Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

L'audition de ce premier extrait a suffi pour m'attacher, presque de façon fétichiste, au *Lys dans la vallée*. Là encore, je dirais que les modèles dont pouvait s'inspirer alors une fillette qui se piquait de littérature étaient des modèles romantiques, d'autant plus que son expérience embryonnaire vérifiait ces modèles. La lecture isole. La nature devient le lieu des confidences à soi-même qu'on n'oserait pas livrer ni aux parents ni aux copains. Le jeune héros qui trouve refuge sous un arbre, qui s'adresse aux étoiles et interprète les manifestations de la nature comme des métaphores de ses états d'âme, est un stéréotype. Et Félix, le héros du *Lys dans la vallée*, n'y déroge pas. Aussi, je pouvais bien, moi, par procuration, me laisser pénétrer par la beauté d'une vallée, et subir le charme des noms mystérieux d'arbres et de fleurs, quand c'était dans ces arbres et dans ces fleurs que le héros voyait « une vivante image de [s]on âme ». Il devait bien y avoir une action, au moins un dialogue lié à cette description de la nature, mais dont j'ai fait abstraction dans mon souvenir, sans doute parce que je ne pouvais pas le comprendre. Je me contentai de la poésie des mots et négligeai la signification du récit, ce qui ne serait plus le cas aujourd'hui que j'aime ce roman pour de tout autres scènes que celles des promenades bucoliques.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

J'ai dû le lire – vraiment – quelques années plus tard, et je l'ai relu assez récemment à l'occasion d'une table ronde dans laquelle je devais intervenir pour répondre, avec quelques autres écrivains, à la question : « Quel est le livre qui vous a le plus marqué dans votre jeunesse ? » J'ai donc raconté en public la découverte de ce roman par la voie des ondes, découverte très fragmentaire mais néanmoins mémorable. Je voulais souligner que pour des gens de ma génération, le goût de la littérature avait pu advenir à travers des modes de diffusion « impurs ». Les décors de mes rêves de petite fille appartenaient peut-être au XIXe siècle, mais cette petite fille possédait bien

Extrait de la publication

des yeux et des oreilles remplis des messages émis par les inventions de son siècle, radio et télévision. Par exemple, ce n'est pas un professeur attentionné ni une grand-mère cultivée qui m'a fait lire un autre roman de Balzac, *Illusions perdues*, mais un film à la télévision, c'est-à-dire que je n'en ai d'abord connu que l'intrigue déformée pour les besoins de l'adaptation, et que le charme du comédien jouant Rubempré n'est sans doute pas étranger à ma première attirance pour cette œuvre. Combien de romans n'ai-je pas découverts pareillement, d'abord en colonnes, en dernière page du quotidien que mon père rapportait chaque soir à la maison ! Mais n'est-ce pas ainsi que beaucoup de romans du XIXe siècle, ceux de Balzac ou de Zola notamment, ont d'abord été livrés aux lecteurs ? J'aime cette idée que dans sa forme la plus achevée une œuvre littéraire existe dans l'écriture singulière de son auteur, mais qu'elle puisse être en même temps une matière meuble, une pâte souple à la merci des outils de ceux qui voudront se l'approprier, un fluide qui imprègne nos imaginaires avant de se cristalliser parfois dans les clichés du langage populaire. Aucun Rastignac que nous croisons dans la vie n'est bien sûr pareil au personnage de Balzac, mais chacun l'interprète et comme tout comédien, l'enrichit.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Un autre de mes romans préférés étant *Lucien Leuwen* de Stendhal, il m'est arrivé de penser avec ironie que mes goûts en littérature me portaient décidément vers des histoires d'amour impossible et par conséquent platonique, moi qui ai raconté par le menu ma vie sexuelle. Mais il est vrai que ces amours platoniques ne sont pas exemptes de volupté et que les plaisirs interdits exacerbent la sensibilité. Lorsque vers la fin du *Lys dans la vallée*, l'héroïne vertueuse prend conscience de ses désirs refoulés, elle a des accents de sainte Thérèse transpercée par les flèches de l'amour divin.

Mais ce qui m'a certainement le plus marquée, dès ma première « écoute », c'est la façon dont les protagonistes du

roman, leurs sentiments, leurs actions s'inscrivent très précisément dans un espace. Cette femme que, avec le narrateur, on aperçoit de très loin, dans son jardin, vêtue d'une robe blanche, *est* « le lys dans la vallée ». Comme chez Jean-Jacques Rousseau, événements et sentiments ont la couleur des saisons qui passent dans ce jardin et cette vallée ; surtout, comme chez Marcel Proust, la configuration des lieux modèle les relations entre les personnages – ou leur fait écho. L'élément prégnant que j'ai toujours gardé en tête est la fonction de la rivière, l'Indre, qui sépare une conception de la vie d'une autre, un obstacle qui néanmoins se franchit sans cesse : « Clochegourde et Frapesle, deux domaines séparés par l'Indre, et d'où chacune des châtelaines pouvait, de sa fenêtre, faire un signe à l'autre. » L'être humain n'est pas une entité imperméable à son milieu physique. Auteur de livres autobiographiques, je sais bien à quel point le souvenir de la moindre de nos émotions est enchâssé dans l'environnement qui l'a vu naître. Cela correspond à ce qu'on désigne, dans le domaine de la psychologie de la perception, par le terme de *Gestalttheorie,* conception qui me sert aussi beaucoup dans mon travail de critique d'art.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Je ne sais pas si « préférées » est le mot, mais les scènes qui me semblent dominer le récit sont celles de l'agonie de la comtesse de Mortsauf. Elles égalent en intensité, si elles ne la dépassent pas, l'agonie de Madame Bovary dans l'œuvre de Flaubert. D'abord celle que tous ses proches regardent comme une sainte est en proie aux regrets terribles des joies du corps qu'elle s'est refusées toute sa vie. La mère irréprochable brusquement repousse ses enfants pour lesquels elle s'est sacrifiée. Son confesseur le déplore : « Ces alternatives lui déchirent le cœur, et rendent horrible la lutte du corps et de l'âme. Souvent le corps triomphe ! »

Et puis, après une dernière concession à ce corps (coquetterie presque grotesque de la moribonde qui demande à être habillée et coiffée avant de recevoir son amant de cœur), les doutes sont surmontés. La comtesse meurt au milieu des siens qu'elle a fait venir, apaisée, s'étant confessée auprès de chacun

Extrait de la publication

d'entre eux de ses torts, leur ayant fait ses recommandations. J'avoue qu'il m'arrive de rêver d'une telle mort, la réconciliation avec le monde devant certainement aider à accepter ce qui nous en prive définitivement.

Y a-t-il, selon vous, des passages « ratés » ?

Je crois que de la même façon qu'on peut être séduit par les défauts des personnes que l'on aime, on peut aimer certaines œuvres d'art ou littéraires jusque dans leurs imperfections. Je reconnais volontiers que ces descriptions des bouquets de fleurs et des paysages, qui m'avaient tellement fascinée quand j'étais très jeune, peuvent aujourd'hui agacer le lecteur moderne (moi, aussi bien) parce que l'auteur s'y gargarise trop d'un vocabulaire recherché.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Bien sûr ! Tout ce qui ne nous est pas dit de la vie sociale de Félix, tout ce qui reste énigmatique de sa relation avec lady Dudley, si différente de la comtesse de Mortsauf. Mais est-ce qu'un bon roman ne doit pas produire une sorte d'engourdissement de la conscience qui fait que nous nous y enfonçons avec le même aveuglement que ses personnages ?

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

« Je baisai toutes ces épaules en y roulant ma tête. » Cette phrase se trouve dans la scène inaugurale, quand, de façon invraisemblable, le tout jeune et inexpérimenté Félix se jette sur le décolleté d'une inconnue qu'il ne voit d'abord que de dos, et qui plus tard se révélera être l'amour de sa vie.

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Balzac n'avait que trente-cinq ans lorsqu'il écrivit ce roman d'une lucidité inouïe. Or, nous sommes aujourd'hui, toutes générations confondues, entretenus par la société dans une

Extrait de la publication

telle adolescence perpétuelle, qu'il ne faut pas hésiter à le lire et à le relire si nous voulons atteindre un peu de maturité.

*

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Lorsqu'un récit est fait à la première personne du singulier, ce qui est le cas ici puisque la partie principale est présentée comme une très longue lettre, je m'identifie toujours au narrateur. Et comme, dans la littérature classique, le narrateur est presque toujours masculin, j'ai, depuis l'enfance, vécu par délégation une quantité de vies d'homme. À cela s'ajoute, et pour en revenir aux modèles de la littérature du XIXe siècle, que ce récit est très souvent celui de l'initiation amoureuse mêlée à l'ascension sociale (c'est le cas du héros du *Lys dans la vallée*), et que je dois garder en moi l'empreinte laissée par la petite fille qui dévorait ces livres, elle-même dévorée, comme tous ces héros, d'ambition.

Ce personnage commet-il, selon vous, des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Félix de Vandenesse commet en effet une erreur qui donne au roman sa forme de correspondance. Amoureux de la comtesse Natalie de Manerville, il entreprend, à la demande de celle-ci, de lui raconter la première passion qu'il partagea avec une femme qui, bien que s'étant refusée à lui, en mourut. Évidemment, Natalie, comprenant qu'elle ne pourra jamais surpasser le « fantôme », le repousse à son tour.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Je tire plutôt de son récit une morale qui ne pourrait que décevoir une personne comme lui, jeune et amoureuse, ou que celle-ci ne pourrait peut-être même pas entendre. Dans une relation d'amour, il est absolument illusoire, pour ne pas dire

naïf, de vouloir être transparent l'un à l'autre. Il ne s'agit pas là de cette hypocrisie stratégique ni du respect des convenances que Natalie conseille à Félix, tout à fait à la fin du livre. Plutôt, comment pourrait-on faire comprendre à l'autre ce que nous nous expliquons déjà si mal à nous-même ?

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

La comtesse, qui ne serait pas comtesse, ne mourrait pas d'inanition, elle se laisserait lentement étouffer par la vie. Et son sacrifice, moins apparent, retiendrait moins longtemps Félix, qui s'appellerait Nicolas ou Romain, prisonnier de son souvenir. Ce n'est pas leur vertu qui éloignerait les amants l'un de l'autre, ce serait leur distraction.

*

Le mot de la fin ?

« Souvent les mères ne connaissent pas plus leurs enfants que leurs enfants ne les connaissent ; il en est ainsi des époux, des amants et des frères », écrit Honoré sous la signature de Félix. Voilà pourquoi nous lisons Balzac.

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Genèse de l'œuvre

Le Lys dans la vallée a été publié chez Werdet au mois de juin 1836, en deux volumes in-8°. Le roman était précédé – singularité qui fut sévèrement jugée –, d'une volumineuse préface, intitulée « Historique du procès auquel a donné lieu *Le Lys dans la vallée* ». Balzac y exposait en détail les péripéties du conflit qui l'avait opposé à Buloz, le directeur de la *Revue des deux mondes* et de la *Revue de Paris*.

Conformément à son habitude, l'auteur avait voulu publier son roman dans une revue avant l'édition en librairie. Il aurait aimé donner le *Lys* à la *Revue des deux mondes*, qui était particulièrement puissante à ce moment-là ; mais Buloz lui avait imposé la *Revue de Paris*, et Balzac avait accepté. La *Revue de Paris* publia donc le début du roman les 22, 29 novembre et 27 décembre 1835. C'est alors que Balzac apprit que la *Revue étrangère*, éditée à Saint-Pétersbourg, avait commencé la publication du *Lys* dès le mois d'octobre, avant même la *Revue de Paris*. Reprochant à Buloz de l'avoir doublement lésé en vendant sans qu'il le sût des épreuves qui ne donnaient de son œuvre qu'un texte imparfait, l'auteur refusa de fournir la suite de son roman, tout en annonçant son intention de poursuivre le directeur. Mais celui-ci le prit de court et l'assigna devant le tribunal civil en alléguant que Balzac avait déjà reçu des avances sur son texte. D'où le procès qui, entamé en janvier 1836, ne passa en jugement qu'en mai. Balzac, au prix d'un travail

Extrait de la publication

épuisant, réussit à achever son roman à temps pour que celui-ci pût paraître en librairie quelques jours seulement après que le Tribunal de Ire instance de la Seine eut rendu, le 3 juin 1836, un jugement qui donnait gain de cause à l'auteur.

La publicité que Balzac essaya d'en tirer lui valut l'accusation d'attenter à la dignité de la littérature en dévoilant publiquement sa fonction de marchandise. Théodore Muret, dans un article hostile au *Lys*, publié dans le feuilleton de *La Quotidienne* du 21 juillet 1836, récusa la préface en estimant que « le linge sale devait se laver en famille ». Même Albéric Second, qui fit dans la *Revue du théâtre* du 10 septembre 1836 un compte rendu très élogieux de l'œuvre, n'était pas sans réticence au sujet de l'« Historique ». Quoique le procédé se justifiât par l'attitude très déplaisante de la *Revue de Paris* dans cette affaire, le public n'avait pourtant pas à être tenu au courant de ces questions « extra-littéraires ». Balzac lui-même souscrivit finalement à ce jugement en supprimant sa préface de l'édition Charpentier de 1839. Il n'est pas facile de préciser ses véritables motifs – sans doute pensait-il seulement que sa portée publicitaire était devenue nulle une fois le scandale oublié –, mais il se crut obligé de se ranger du côté de l'opinion commune et de considérer lui aussi « comme une tache la préface qui précédait cette œuvre et que des attaques odieuses l'avaient contraint à écrire ».

Ce roman difficile à publier ne fut pas non plus facile à écrire. On tient de Sainte-Beuve une anecdote qui a fait dire parfois que l'œuvre avait été conçue sous le coup du dépit. Le critique avait écrit dans la *Revue des deux mondes* du 15 novembre 1834 un compte rendu sévère de *La Recherche de l'Absolu*. Balzac se serait écrié à sa lecture : « Je referai *Volupté* », c'est-à-dire le roman que Sainte-Beuve venait de publier, et qui raconte le premier amour, platonique, d'un jeune homme pour une femme mariée. Le fait

Extrait de la publication

n'est pas vérifiable, mais il n'est nullement invraisemblable, car ce ne serait pas la seule fois que Balzac se serait proposé de surpasser un autre auteur. Par exemple, dans une lettre du 27 mars 1836, il confie à Mme Hanska son intention d'« aller plus loin » que Walter Scott dans *La Jolie Fille de Perth*. Il est donc bien possible qu'il ait voulu « refaire » *Volupté*. Ce qui ne signifie pas forcément que ce soit à l'instant précis où il lut l'article de Sainte-Beuve que, dans une sorte d'illumination, il ait conçu l'idée de son roman. Cette anecdote nous invite seulement à penser que l'œuvre était en gestation dans les derniers mois de 1834. Mais serait-elle fausse que cela ne changerait rien. Les ressemblances sont si grandes entre les deux romans que le rapprochement s'impose de toute façon. Aussi peut-on avec beaucoup de vraisemblance faire remonter la conception du *Lys* à l'été 1834, pendant lequel Balzac lut le roman de Sainte-Beuve. Cette hypothèse paraît confirmée par une lettre de mars 1835 à Mme de Castries, dans laquelle il déclare que son roman a été commencé « il y a plusieurs mois ». C'est la première fois, du moins dans ce que nous possédons de sa correspondance, qu'il désigne nommément *Le Lys dans la vallée*. Il n'avoue pas à Mme de Castries son désir de rivaliser avec Sainte-Beuve et préfère établir une filiation, antithétique cette fois, avec une de ses propres œuvres, *Le Père Goriot*. Ce silence ne doit pas nous induire en erreur, car nous savons que les lettres de Balzac ne contiennent jamais que des fragments d'informations sur les secrets de sa création. D'ailleurs, dans ce cas particulier, la double filiation – externe et interne – n'a rien de contradictoire : le *Lys*, en partie inspiré de *Volupté*, serait donc aussi la rançon, pour ainsi dire, du *Père Goriot*. Ce roman, qui venait juste d'être publié en librairie, avait valu à Balzac le reproche d'accorder trop de place à l'adultère. Celui-ci se défendit dans une préface pleine d'humour, qui fut publiée le 8 mars 1835 dans la *Revue de Paris*, quelques jours après la parution du roman chez Werdet. Faisant le compte de

ses « femmes vertueuses » et de ses « femmes criminelles », Balzac constate que les premières l'emportent en nombre sinon en grâce sur les secondes, et il promet d'essayer bientôt de réunir la grâce et la vertu dans le même personnage. C'est à cette promesse qu'il fait allusion dans sa lettre à Mme de Castries : « La grande figure de femme promise par la préface, que vous trouvez piquante, est faite à moitié : c'est intitulé *Le Lys dans la vallée*. » Mme de Mortsauf est donc en quelque sorte le résultat d'un pari. Dans cette lettre, Balzac avoue qu'il a conçu son héroïne comme une gageure, une sorte de tour de force destiné à prouver qu'une femme peut être à la fois belle, sensible, intelligente et vertueuse. Dans la préface de la deuxième édition du *Père Goriot*, il présente le *Lys* comme une œuvre « difficultueuse », et Davin, dans l'*Introduction aux Études de mœurs*, parle de « prodige » à propos du personnage de Mme de Mortsauf : « *Le Lys dans la vallée*, où M. de Balzac a, si promptement et avec un talent qui tient du prodige, réalisé la railleuse promesse faite dans sa préface, en peignant l'idéal de la vertu dans *Henriette de Lenoncourt* ». Or, Balzac reprochait au roman de Sainte-Beuve d'être « puritain » : l'héroïne, Mme de Couaën, « n'est pas assez femme », si bien que « le danger n'existe pas ». On comprend alors que si *Volupté* est à « refaire », c'est parce que son auteur s'y est donné la partie trop facile en supprimant la contradiction d'où aurait pu naître la tentation. Ce qui compte pour Balzac, qui ne juge pas en moraliste mais en romancier, ce n'est pas la vertu de son héroïne, mais le problème plus technique qui consiste à faire coexister dans le même personnage deux éléments apparemment incompatibles, le désir et la vertu.

La rédaction du *Lys* est jalonnée des habituelles promesses d'avoir bientôt fini, d'autant plus difficiles à tenir que c'est une période pendant laquelle Balzac a beaucoup voyagé. En mai-juin 1835, il fit un séjour d'un mois à Vienne pour retrouver Mme Hanska, avec l'intention d'y

Extrait de la publication

achever le *Lys*. Mais le roman était encore loin d'être terminé lorsque le 12 juin, à son retour à Paris, il vendit à Werdet le droit de le publier en librairie. Nouvelle interruption d'une semaine, au mois de juin, correspondant à un voyage à Boulogne en compagnie de la comtesse Guidoboni-Visconti. Le 20 juillet il quitte à nouveau Paris, mais cette fois pour se réfugier pendant une semaine dans le calme de la Bouleaunière, près de Nemours, chez Mme de Berny. À son retour, il put vendre à Buloz, à qui il devait de l'argent, *Séraphîta* et *Le Lys dans la vallée*. Mais le manuscrit était encore inachevé. Au début du mois d'août, nouveau séjour d'une huitaine de jours à Angoulême chez les Carraud. À son retour à Paris, le manuscrit étant toujours inachevé, il passa à ce qui correspond pour lui au deuxième stade de la création, à savoir la correction des épreuves. Malgré un second voyage à Boulogne au mois de septembre, l'importance des corrections et des additions sur les épreuves montre qu'il y a consacré beaucoup de temps. Le 15 octobre, il offrit au Dr Nacquart, avec la dédicace qui lui était destinée, un volume d'épreuves corrigées du *Lys*. Le 22 et le 29 novembre, la *Revue de Paris* publia le premier chapitre du roman, qui a pour titre *Les Deux Enfances*. Un mois plus tard, le 27 décembre, après un nouveau travail sur épreuves, elle publia la première moitié du deuxième chapitre. C'est à ce moment-là que Balzac apprit que la *Revue étrangère* avait eu communication de son texte. À partir de ce moment, l'histoire du roman encore inachevé est liée à celle de son procès. La cause ayant été renvoyée plusieurs fois, Balzac consacra le début de l'année 1836 à d'autres tâches. Ce n'est qu'à la fin du mois d'avril qu'il reprit le chapitre des *Premières Amours*, dont la publication avait été interrompue par le procès. Malgré un travail acharné en mai, le roman n'était pas encore tout à fait terminé le 3 juin, le jour où le tribunal rendit sa sentence : il y manquait au moins la réponse de Natalie à Félix, que Balzac rédigea la semaine suivante, dans la fièvre de la

bataille des dernières épreuves. Le roman fut mis en vente le 9 ou le 10 juin. L'histoire du texte n'est pourtant pas encore tout à fait close, puisque Balzac aura quelques corrections supplémentaires à apporter aux éditions suivantes, atténuant en particulier, pour obéir au désir de Mme de Berny, l'âpreté des regrets et des revendications de Mme de Mortsauf à l'agonie. Le roman a été publié en 1839 chez Charpentier, et a été intégré en 1844 à *La Comédie humaine*.

Les lieux et les personnages

Nous venons de constater le rôle primordial du personnage de Mme de Mortsauf dans la genèse du roman, qui est bâti autour d'elle. Ce personnage est trop complexe pour n'avoir eu qu'un seul modèle. M. Borel, dans son étude sur *Le Lys dans la vallée*, ainsi que M. Le Yaouanc, dans l'introduction à son édition critique du roman, ont suivi toutes les pistes possibles dans toutes leurs ramifications, aussi bien dans le domaine de la réalité que dans celui de la littérature. Ils ont établi que Mme de Mortsauf doit beaucoup à la fois à Mme de Berny, la première maîtresse de Balzac et peut-être la mieux aimée, et à l'héroïne de *La Nouvelle Héloïse*. Mais le problème qui a toujours embarrassé les critiques, depuis les articles de Maurice Serval en 1926, qui constituent la première étude sérieuse sur le *Lys*, c'est de savoir de qui Mme de Mortsauf pouvait tenir le goût du plaisir, innocent ou non, que Balzac prête à son héroïne. Nous avons vu que cet aspect du personnage est essentiel puisque le roman repose sur le refus du « puritain ». M. Serval esquivait le problème en disant que le *Lys* contenait en réalité fort peu de ces « agaçantes joyeusetés » que Balzac avait regretté de ne pas trouver dans le roman de Sainte-Beuve. M. Borel est du même avis. M. Le Yaouanc pense que c'est de la comtesse Guidoboni-Visconti que Mme de Mortsauf tient sa beauté et son caractère rieur,

Extrait de la publication

ce qui est possible mais difficilement démontrable. Ces analyses, malgré l'intérêt que présentent leurs découvertes, ont l'inconvénient de séparer l'étude des personnages de celle des lieux[1] dans lesquels ils évoluent. Cette méthode est particulièrement dangereuse en ce qui concerne le *Lys*, qui est fondé sur l'harmonie des êtres et des paysages. C'est en découvrant la vallée de l'Indre que Félix a le pressentiment qu'il va retrouver la femme qu'il aime : « Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici ! » Aussi espérons-nous pouvoir prouver assez facilement que ce n'est que de la Touraine elle-même que Mme de Mortsauf peut avoir hérité sa sensualité et la gaieté profonde de son caractère.

Le nom de Mortsauf vient des *Contes drolatiques*. Dans le roman, M. de Chessel explique à Félix que la noblesse de M. de Mortsauf « date de Louis XI », et que son nom rappelle l'aventure de son ancêtre, qui « survécut à la potence ». C'est une allusion au conte des *Joyeulsetez du roy Loys le unziesme*, publié en 1832 dans le premier dixain des *Contes*. On pourrait objecter que Balzac, pour permettre à son lecteur de se retrouver dans le dédale de *La Comédie humaine*, a l'habitude de fournir des références plus précises à ses propres œuvres, sans se contenter d'allusions. Mais cette demi-censure lui était imposée par l'usage, qui l'empêchait de citer les *Contes drolatiques* dans un roman « sérieux ». L'essentiel est que soit clairement signalée l'intention de l'auteur de rattacher son roman à la partie tourangelle des *Contes*. De la même façon, ce qui reste implicite dans les propos de M. de Chessel est plus important que les renseignements qu'il donne. Ce qu'il tait, c'est

1. Nous laisserons de côté la question de la localisation exacte de Clochegourde, qui est secondaire. Rappelons que Frapesle est le château de Valesne. Pour Clochegourde, M. Serval pensait que c'était l'ancien château de Vonne, sur l'emplacement de celui de La Chevrière. M. Le Yaouanc pense que la vérité est plus complexe et que Clochegourde, « castel imaginaire », doit autant aux rêves de Balzac qu'à ses souvenirs.

Extrait de la publication

évidemment la grivoiserie du texte drolatique, qui expose longuement comment le mal pendu reprit vie dans le lit d'une vieille fille. La critique a souvent indiqué ce rapprochement entre le roman de l'amour platonique et les récits rabelaisiens, mais sans y voir autre chose qu'une des multiples énigmes de la création balzacienne. Mais ces *Contes*, que Balzac prenait très au sérieux, sont beaucoup plus que des pastiches. Sous le couvert de la fiction historique, l'auteur s'y livre à une sorte de quête mythique de la spontanéité originelle, qu'il appelle « naïveté », l'essence du drolatique étant un mélange de farce, de violence et d'érotisme. Beaucoup de contes se passent en Touraine, et même dans les environs immédiats de Saché, Balzac donnant comme une évidence que la Touraine est la « patrie » de « la Muse drolatique ». C'est une Touraine aussi mythique qu'elle est balzacienne, car il faut rappeler que Balzac portait sur sa province natale des jugements très personnels, que les contemporains ne partageaient pas forcément [1]. Dans *Sténie* (1821), on lit que la Touraine est « l'Indostan de la France ». Dans *L'Illustre Gaudissart* (1833), la Touraine est devenue la « Turquie de la France ». Dans une lettre du 21 juillet 1830, datée de La Grenadière, il compare son pays à « un pâté de foie gras où l'on est jusqu'au menton », et il prête au Tourangeau les qualités et les défauts du « sauvage ». La Touraine joue dans *la Comédie humaine* le rôle ambigu du paradis perdu.

L'aspect « drolatique » du *Lys dans la vallée* est évidemment beaucoup moins varié que celui des *Contes*, qui oscille entre la gauloiserie la plus grossière et une forme d'érotisme

1. Stendhal, qui n'avait pas les mêmes raisons sentimentales que Balzac pour aimer le Val de Loire, ne se gêne pas pour affirmer, dans *Les Mémoires d'un touriste* que « cette belle Touraine n'existe pas ». Et voici ce qu'il pense de l'Indre : « C'est un ruisseau pitoyable, qui peut avoir vingt-cinq pieds de large et quatre de profondeur ; il serpente au milieu d'une plaine assez plate, bordée à l'horizon par des côteaux fort bas, sur lesquels croissent des noyers de vingt pieds de haut. »

Extrait de la publication

TABLE

Interview : « Catherine Millet, pourquoi aimez-vous Le Lys dans la vallée ? » I
Présentation 7

LE LYS DANS LA VALLÉE

Notes 334
Jugements de Balzac sur son roman 341
L'accueil du public et de la critique 343
Chronologie 347
Bibliographie 354

Extrait de la publication

Mise en page par Méta-systems
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01EHPN000402.N001
Dépôt légal : août 2010

Extrait de la publication